

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **80 (1992)**

Heft 7

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

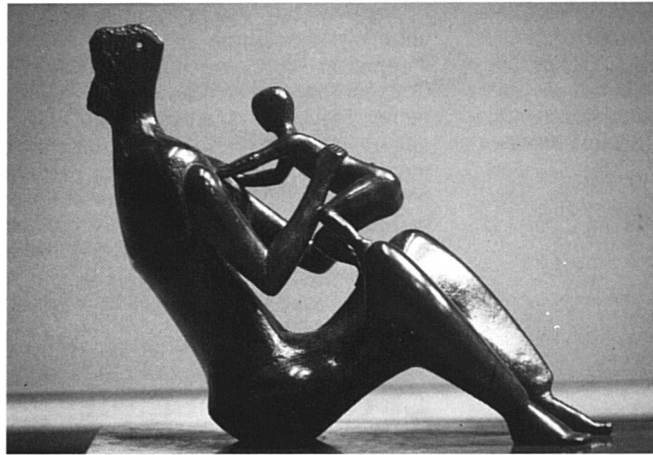
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Désir d'Enfant



Désirer et choisir, dans un milieu réceptif, favorisé, accueillant, le bonheur est extrême...
(Henry Moore, Fondation Gianadda, Martigny).

L'âge de raison?

Aujourd'hui, il est plus facile d'avoir des enfants «désirés», et plus facile d'avoir les enfants qu'on désire. Seul le désir d'enfant ne s'est pas simplifié.

Pendant des années, la question du désir d'enfant a été occultée par la revendication d'enfants désirés. La lutte pour le droit à l'avortement et à la contraception nécessitait en effet quelques raccourcis tactiques pour être crédible. Afin d'obtenir les moyens d'avoir (seulement) des «enfants désirés», il fallait faire comme si le désir d'enfant était chose claire dans la tête des femmes: comme si l'annonce d'un enfant dans son ventre s'accompagnait d'un classement immédiat dans la catégorie du «désiré» ou du «non désiré».

Stratégiquement, il eût été malséant, si ce n'est fatal à la cause, d'avouer que la notion même d'enfant désiré était pour le moins floue, aléatoire et sujette à des revirements multiples, y compris en cours de grossesse.

Les seules complications avouables de la décision se situaient en aval du désir ou du non-désir: pour les enfants désirés, l'inadéquation des structures, tant sociales que familiales, à leur accueil sans sacrifices exorbitants et inéquitables pour la mère; et pour les enfants non désirés, l'inexistence ou les difficultés d'accès des moyens permettant de les éviter.

La banalisation de la contraception et la dramatisation relative de l'avortement auraient dû tout résoudre, en permettant aux femmes de faire tranquillement leurs choix, j'en veux, j'en veux pas, je veux celui-ci pas celui-là, j'en veux maintenant j'en veux plus tard, j'en veux zéro un deux ou trois.

Or, maintenant que la programmation de l'enfant s'est concrètement simplifiée, le désir, lui, s'est compliqué d'autant: les paramètres sont beaucoup plus nombreux

qu'avant, substituant à la maternité-à-plein-temps-dix-mois-après-le-mariage vingt autres modèles possibles et combinables entre eux.

Le prix du désir

Autre bouleversement de ces dernières années: les prouesses de la procréation médicalement assistée (PMA, ou NTR pour nouvelles techniques de reproduction). Là encore, on part du principe que le désir d'enfant est chose si claire que les femmes qui en veulent sont prêtes à tout, et à pire encore, pour y arriver. Et pour certaines, c'est vrai. Mais combien sont-elles, qui ne savent peut-être pas avec une précision de laboratoire jusqu'où la force de leur désir peut les motiver? Alors qu'elles postulent un désir d'enfant net, clair, vital et irrépressible, les NTR exigent en réalité des femmes une mesure, une estimation, une conscience plus fines que jamais de leur désir. A quelles techniques successives suis-je prête à recourir? Combien d'essais suis-je prête, mon mari est-il prêt, à tenter? Voulons-nous «notre» enfant, «mon» enfant ou «un» enfant? En bref, à quel prix exactement (moral, physique et financier) s'élève au juste mon désir d'enfant?

Telle est la nouvelle question que pose «l'assistance médicale» à la procréation, question qui demande aux femmes une parfaite clairvoyance dans leurs désirs et leurs motivations.

D'où l'irruption, en force, du désir d'enfant comme problématique et non plus comme simple alternative, toute théorique d'ailleurs. La contraception permet de ne pas en avoir, de manière à peu près sûre, et

les NTR permettent d'en avoir, de manière plus certaine qu'autrefois. Ainsi le «choix» se trouve-t-il doublement renforcé, et se révèle dès lors à nu, biaisé moins que jamais par des contraintes biologiques, donc plus lancinant, et plus cru, que le choix assez limité que connaissaient les générations précédentes.

Enfin, l'investissement croissant des femmes dans la vie professionnelle a facilité l'acceptation sociale de celles qui ont choisi un autre chemin que la maternité. Considérablement libéré de ses contraintes d'antan, le désir d'enfant connaît ainsi un nouvel âge, sans précédent dans l'histoire: l'âge de son indépendance à toute une série de facteurs qui interdisaient, jusqu'à peu, qu'on se pose la question.

Mère ou non-mère?

Pour parler du désir d'enfant, nous avons choisi de nous donner à nous-mêmes la parole, ainsi qu'à quelques femmes proches de la rédaction, et intéressées par notre thème de ce mois. Bien qu'il y ait parmi nous toutes les tranches d'âge (au-delà de l'âge requis pour procréer!), tous les états-civils, et les expériences familiales les plus diverses, nous ne prétendons pas à une quelconque représentativité, statistique et composée, de la population.

A deux exceptions près, nous avons toutes, selon la formule consacrée, selon les critères les plus grossiers, et sans considérer les modalités particulières, «choisi» notre maternité ou notre non-maternité. C'est précisément sur cette donnée de base commune qu'il nous a paru intéressant de réfléchir, en mettant en doute la notion de



«choix», et de «désir», tels qu'ils sont compris d'ordinaire. Nous avons pris le temps, chacune, d'interroger en nous ce désir, ce non-désir, ou cette ambivalence, passés ou présents, face à la maternité, en répondant à quelques questions à la fois banales et



Marie, l'archétype de la mère, l'incontournable référence, avait-elle un désir d'enfant ?

(Simone Martini, Annonciation, détail, Florence, Musée des Offices)

fondamentales. Nous avons tenté de passer outre les tabous qui persistent sitôt que l'on s'approche de la question, et sitôt que se trouvent face-à-face des mères et des non-mères. Nous avons, enfin, parlé de nous-mêmes avec trop de sincérité pour parler en notre nom: nos lectrices comprendront que, pour la paix des familles, certaines aient préféré garder l'anonymat! Si les prénoms sont fictifs, les participantes ont gardé en revanche le même prénom tout au long du débat, afin que soit conservée la cohérence biographique de leurs propos.

Le choix garantit-il le désir?

Alors donc, dans les slogans féministes des années septante, «enfants désirés» étaient synonymes d'«enfants librement choisis» (grâce à la pilule et au droit à l'avortement): c'était clair comme de l'eau de roche. Bien sûr, ce «choix» renvoyait surtout aux choix négatifs, ceux d'éviter préventivement ou rétroactivement un enfant. Le fait est que cette synonymie entre enfants «choisis» et enfin «désirés» devient beaucoup moins limpide quand les femmes racontent leur parcours...

Janine: «*Mon premier enfant était un accident, le résultat d'une irrégularité dans mon cycle. J'ai eu l'impression de tomber d'un coup dans un précipice. Je voyais ma vie soudain arrachée rouler*

dans la pente, comme un caillou en montagne. J'avais peur, peur de moi, peur de cette vie qui n'avait pas de nom.

Et je me suis appliquée à créer des fils entre ces cellules et moi. Je les ai inventés et lentement, je les ai noués. Je faisais un patient travail de femmes, un tissage en imaginant une trame.

J'avais vingt-deux ans, j'étais étudiante. Je lisais quantité d'ouvrages sur la grossesse. Je faisais beaucoup d'exercices physiques. Je suivais un régime strict. C'était comme un examen à préparer.»

Suzanne: «*Contrairement à tout ce que j'ai prêché pendant mes trente ans de féminisme actif (aujourd'hui, grâce à la pilule, la femme peut choisir d'avoir des enfants ou non, et si elle veut en avoir, elle peut programmer chaque naissance) eh bien, contrairement à cela, moi, je n'ai rien programmé du tout. Je me suis mariée tard, après trente ans. Je ne pense pas avoir à ce moment-là exclu absolument l'idée d'avoir des enfants, mais comme mon mari était nettement plus âgé que moi, cela me paraissait peu propice à la création d'une famille. Quand trois mois après notre mariage, j'ai commencé en même temps une grossesse et une bronchopneumonie, nous avons d'abord été assez étonnés! Personnellement, j'ai été rapidement ravie; mon mari, lui, a dû d'abord s'habituer à l'idée qu'il aurait près de septante ans lorsque l'enfant en aurait vingt; mis à part ce détail, son bonheur a été extrême.*

Alors, le désir dans cette histoire? Je ne

Les choses de la vie...

Dans cette région jurassienne où j'ai vécu jusqu'à ma majorité, il me reste en mémoire des expressions à l'image du pays, dures, sans nuances, tranchantes, que l'on collait à la peau de certaines jeunes filles dont je fus: «*Elle a péché, qu'elle assume*»; «*elle est obligée de se marier, c'est sûrement un accident*»... La société exigeait en quelque sorte un «*salairé de la faute*».

J'avais vingt ans, la vie devant moi, presque des ailes tant était grand le désir de la découverte d'un autre monde, quand bien même la ville où j'habitais est étouffée par des montagnes qui bouffent l'horizon. La tolérance des gens de cette petite ville est limitée voire rare, les ragots vont plus vite que leur ombre, on condamne souvent, on critique beaucoup, on sait tout sur rien: juste des choses ordinaires comme dans toutes les petites villes ordinaires des années septante.

Moi, j'ai eu la stupidité de croire qu'une relation amicale avec un jeune homme me libérerait d'une autorité paternelle tyrannique et révoltante.

Pauvre de moi, encore eût-il fallu, pour m'émanciper, être au courant «*des choses de la vie*», mais justement de ces choses je ne savais rien.

L'ami d'alors, gentil et affectueux, et surtout très à l'aise dans le flirt, la drague et autres tactiques de séduction sut avantageusement vanter son «*programme*» à la naïve que j'étais. Quelques doutes de ma part vite dissipés par l'aplomb de mon ami, et me voilà succombant à la tentation. J'avais l'impression que toutes les précautions avaient été prises par lui, c'est-à-dire aucune! Quant à moi, moins informée est difficilement imaginable! Quelques semaines plus tard... un bébé s'annonça.

Discussion immédiate avec le géniteur: lui veut se marier, moi pas. Je ne sentais pas l'amour dans cette histoire, et de palabres en négociations le ventre s'arrondissait.

Tout se liguait contre moi, la pression familiale, populaire, et même religieuse. L'issue unique s'avérait être le mariage. «*Quelle honte*» dirent quelques hommes de ma famille. «*Tant pis pour elle*», dirent les femmes. «*De toute façon, d'autres ont passé par là*» – entendez: qui se soumettent à plus fort qu'elles.

Ce moment représente le début d'une sombre époque de ma vie: je confiais mon chagrin et ma tristesse au bébé dans mon ventre. Dans le même temps je camouflais sous mes habits ma future maternité...

Je garde du jour de mes noces un écœurant souvenir. Evidemment la mariée était belle, tout de blanc vêtue. Mais le bébé dans mon ventre et moi étions tristes de n'avoir pas su dire les choses comme nous les sentions.

Le mariage s'est dissout après dix-huit ans de vie commune. Le bébé d'alors est un jeune homme de vingt-trois ans. Un gars bien, simple, sain. Il vient de découvrir l'amour. Moi aussi.

Colette



peux pas dire que j'en ai eu à ce moment-là: le désir est venu avec la joie de l'attente. Plus que d'une volonté, il s'est agi d'une acceptation, ... mais une acceptation-bonheur, -joie, -reconnaissance et non une acceptation-résignation. Il faut dire que j'ai eu la chance d'être dans un milieu favorisé, réceptif, accueillant...»

Le «désir» rétroactif

Dans un article insolent sur le désir d'enfant, Françoise Krüyen, de la Chronique féministe, observe à juste titre que le «désir» individuel est souvent défini, en fait, par le contexte.

Deux exemples:

Marie-Claire a voulu être enceinte pour ramener à elle Philippe qu'elle sentait s'éloigner. A l'annonce de la grossesse, celui-ci se débina définitivement: la grossesse est dite «non désirée».

Cécile oublie un jour sa pilule. Pas de chance: ça suffit à la faire «tomber» enceinte. Jacques, son compagnon, lui propose de l'épouser. Bravo, voilà une «grossesse désirée»!

«Un milieu favorisé, réceptif, accueillant», dit Suzanne, a participé à son «désir». Le contexte d'accueil de l'enfant est primordial dans la distinction, décidément douteuse, entre désir et non-désir, puisqu'il crée bien souvent ces désirs rétroactifs qui transforment une non-envie de départ en une acceptation volontiers

consentie. Alors, si même les femmes de la génération de la pilule n'ont pas «vraiment» désiré, espéré, «programmé» leurs enfants, où sont ces «vrais» enfants désirés?

Les enfants du désir

Suzanne: «Pour moi, il y a réellement eu désir d'enfant pour le second, un désir très fort; nous ne voulions pas d'enfant unique. Ce désir fut suivi du regret, très fort aussi, que ça n'ait pas marché.»

Valérie: «N'ai-je pas toujours voulu avoir des enfants? Pas un enfant mais des enfants. Devenue grande, alors que je n'étais pas mariée, et sans vouloir (à ce moment-là) un enfant, me voici enceinte: désir alors de non-enfant.»

Quelques années plus tard, je suis mariée, le désir arrive, désir et besoin, tout de suite, d'un enfant. Et l'enfant ne vient pas. La science s'en mêle, mais des mois et des années de traitement n'y font rien. Ce n'est pas moi qui suis en cause. Il reste alors le bébé tout fait venu d'ailleurs, et le bébé cofait avec un sperme inconnu. Alors, le désir d'enfant: désir d'un enfant? de soi? des deux? pour qui? pour quoi? Le temps passe, l'enfant de soi reste l'espoir prioritaire, mais le désir de succès scientifique finit par remplacer l'autre désir.

Quant à l'adoption, c'est long et les enquêtes sociales et psychologiques prennent

la place des manipulations scientifiques. Que reste-t-il du désir?

Je décide, à quarante ans, quoi qu'il arrive, de tout arrêter.

J'ai eu quarante ans. J'ai stoppé tout du jour au lendemain. J'ai toujours la même flamme amoureuse pour les enfants et la même émotion et le même désir profond d'en avoir, avec moi, autour de moi, chez moi, mais plus de moi. Je suis contente d'avoir écarté, en m'y préparant avant, ce désir obsessionnel qui m'a perturbée pendant plus de douze ans.»

La procréation sur mesure

Les seuls enfants «vraiment» désirés seraient-ils ceux qui se... font désirer?

On revient à ces nouveaux choix que pose notre modernité. Contraception, droit à l'avortement et nouvelles techniques de reproduction se conjuguent pour fractionner le désir à l'infini: pas d'enfant, un enfant, des enfants, à tel moment, à tel âge (la marge croît de mois en mois!), tel nombre, de tel sexe, sans chromosomes en trop ni en moins, par telle méthode d'insémination, naturelle ou artificielle, de tel père ou de tel donneur, conçu dans tel lit ou dans telle éprouvette. Les possibilités sont si nombreuses qu'il paraît possible désormais de se choisir une procréation «sur mesure», ajustée à son désir et à ses possibilités

Aux Eaux-Vives,
avenue de Frontenex 34
 l'agence de la Banque hypothécaire
 du canton de Genève, votre banque cantonale,
 est ouverte également le samedi matin.
 Madame Maria Trunz,
 chef de notre agence et ses collaboratrices
 seront heureuses de vous accueillir.

BCA



comme un gant à une main. Et en même temps, le sentiment persiste au fond de quelques unes d'entre nous de n'avoir pas vraiment choisi, avec la force d'un vrai désir. Preuve que le désir d'enfants exige mille autres choses que la liberté d'en «choisir» le nombre et le moment, celles qui parlent avec le plus de conviction de leur désir d'enfant ne l'évoquent pas forcément en termes de choix...

Louise: «Je ne me sens pas très inspirée par toutes ces questions que vous vous posez. Je suis d'une autre génération – de celle où l'on ne se posait tout simplement pas la question! Cette «évidence» de la maternité ne m'a nullement empêchée de désirer ardemment chacun de mes quatre enfants. Ayant commencé par une fausse couche, j'éprouvais d'autant plus nettement ce désir que je savais le prix d'une grossesse.»

Marie-France: «Si autrefois les femmes «tombaient» plutôt enceintes qu'elles ne désiraient chacun de leurs enfants, le fait aujourd'hui de «choisir» ne suppose pas forcément qu'on ait la connaissance de l'origine de son désir.

En ce qui me concerne, peut-être est-ce le résultat d'une rencontre «alchimique» entre une envie des plus primitives, une disponibilité du moment, le sentiment de perpétuer une lignée, un besoin d'aventure et un brin de narcissisme que je nomme... «choix».

Ce désir, aux racines multiples – et qui va dans le sens de l'histoire... – je le reconnais bien ancré en moi et le considère comme une chose précieuse entre toutes, une véritable appartenance à la vie. Cependant, et très classiquement, j'ajouterais que je n'ai pas simplement voulu des enfants, je les ai voulus de l'homme que j'aime.

J'ai enfin senti le sentiment que l'on sait mieux pourquoi on ne désire pas d'enfant que l'inverse!»

Maternité: la question incontournable

Patricia: «C'est vrai que la maternité est l'un des thèmes les plus difficiles à penser théoriquement, à conceptualiser. Trop d'affect y est forcément engagé, qu'on soit mère ou qu'on ne le soit pas. Pour ma part, n'ayant jamais eu d'enfant, j'ai le sentiment d'avoir été obligée de penser la ma-

ternité pendant que d'autres, la réalisant, pouvaient s'en dispenser, voire ne pouvaient plus penser le phénomène tant le concret du quotidien de la maternité submergeait toute considération abstraite.

Obligée, donc, de penser à la maternité, comment ai-je analysé mon «refus»? Tout d'abord, il est difficile de s'avouer, tant cela est socialement réprimé, qu'on n'a jamais vraiment voulu un enfant. Bien sûr, parfois, l'envie me prenait, mais toujours en fonction d'une passion pour un homme. La phrase «fais-moi un enfant» a quelque chose de magique, mais à bien y réfléchir, seul le pouvoir érotique des mots m'intéressait, je ne donnais à ce genre d'énoncé aucune valeur performative! D'autres désirs fugaces me saisirent encore, mais toujours avec un antidote prêt à servir. A la vue d'un enfant particulièrement attendrissant, «c'est un cas spécial, un moment de grâce.» Une mère heureuse avec sa fillet-



Le désir croît parfois en même temps que le ventre...

te? «Un seul enfant c'est moche, j'en veux au moins quatre», etc.»

Choix rationnel, désir irrationnel

Si l'on ne peut parfaitement superposer le désir au choix, si les «enfants désirés» ne sont pas synonymes d'«enfants choisis», c'est peut-être justement à cause de l'irrationalité du désir, totalement étrangère à la rationalité d'un choix, aux «raisons» du refus.

Et si choix et désir ne se confortaient pas toujours l'un l'autre, mais se contaminaient au contraire? Et si la rationalisation même (planification et technologisation) de la maternité était moins bénéfique qu'on ne l'espérait au désir de procréation?

Muriel: «Pour moi, «avoir le choix» a signifié seulement «ne pas en avoir». En

chipotant sur les mots, je n'ai pas le sentiment d'avoir choisi d'être enceinte, mais d'avoir cessé un jour de me tenir, avec vigilance, au choix contraire. Vers trente ans, les médecins m'ont annoncé que je devrais suivre des traitements si je voulais un enfant. J'ai refusé, mon mari et moi n'étant pas assez désireux de fonder une famille pour nous lancer dans ce chemin de croix. Autant dire que mon «choix» fut beaucoup plus rationnel, actif, et délibéré pour prévenir une grossesse lorsque je n'en voulais pas, que pour l'obtenir lorsque elle devenait envisageable. Quand une grossesse, malgré tout et contre toute attente, s'est annoncée, j'ai en quelque sorte «laissé faire». Comme Janine, comme Suzanne, le «désir» est venu avec la grossesse – ce que je n'appellerais d'ailleurs pas du désir, mais plutôt de la réjouissance. A bien y réfléchir, je n'ai jamais éprouvé de véritable «désir d'enfant»; tout au plus le regret,

parfois, de ne pas en avoir. Ce passage d'un refus choisi à l'acceptation d'une... surprise, je l'interprète comme le passage d'une maîtrise rationnelle (un «choix») de mon existence, à une envie, un besoin, une disponibilité nouvelle à l'irrationnel.

Marie-France dit qu'on sait mieux pourquoi on ne désire pas d'enfant que l'inverse. Au risque de choquer, j'irais plus loin, choisir, pour moi, c'était s'abstenir. Désirer, c'était ne plus choisir, rationnellement, mais accueillir l'irration-

nel, l'inconnu et... l'irrévocable.»

Désir d'être mère, ou désir d'enfant?

Alice: «Peut-être les deux à la fois. En tout cas, très fort le désir de pouponner, même si l'entité poupon frisait l'abstraction.

Désir de grossesse aussi. Vérifier si JE est aussi capable de créer. Et puis, neuf mois sans lever le nez de son nombril, quel nirvâna pour l'ego. ENFIN le droit d'arborer Narcisse en bandoulière, de sécher la gym, de carburer au Cailler crémant géant – après tout, les besoins en magnésium sont accrus en période de grossesse – de phosphorer tranquille sous le tilleul du jardin sans que personne n'y trouve à redire.

Facteur social, enfin: être mère, c'était l'accomplissement d'un destin de femme.



Il faut dire qu'elles me fascinaient, ces femmes qui avaient acquis une légitimité à travers la maternité. Assises sur les sommets olympiens de leurs vertigineuses certitudes, elles formaient une sorte de caste, heureuses de leur sort, me semble-t-il, et qui exerçaient une pression toute amicale visant à me faire craquer – c'est pour quand ce premier? Comme j'avais fini par me marier après plusieurs années de concubinage, j'étais prête à me couler dans le moule suivant, à faire comme tout le monde, en somme.»

Muriel: «Pour moi, c'est tout le contraire! Ce que j'appelais (avant d'en faire partie) le «gang des mères», tel que je pouvais l'entendre bavarder à la sortie des écoles, me faisait tout simplement horreur. Le «statut» de mère ne m'a jamais fait envie, je trouvais celui de célibataire endurci, voyageuse, libre de ses mouvements et «professionnelle» autrement plus gai. Ce ne sont pas les enfants eux-mêmes qui me faisaient peur, mais plutôt cet «engluement maternel» dans un monde, des soucis, des histoires et un jargon auxquels je me sentais totalement étrangère. En prime, lorsque je fus enceinte, j'ai perçu chez quelques mères une sorte de soulagement, ou d'autovalorisation qu'elles semblaient tirer de ma «capitulation»: après des années d'une liberté qui leur avait sans doute fait parfois envie, je les réconfortais en rentrant dans le (leur) rang. Il me semblait entendre, derrière leurs félicitations, quelque chose comme... «A ton tour, ma petite!»

La maternité sociale

La programmation possible des grossesses n'a évidemment pas libéré le désir d'enfant de toutes ses contraintes. La valorisation sociale de la maternité fait partie intégrante des éléments du «choix», puisqu'il s'exerce indéniablement une pression sur les femmes pour qu'elles deviennent mères. Aussi le désir ou le non-désir d'enfant se combine à un autre désir ou refus, celui d'être mère, celui de gagner un statut, celui d'accéder à une certaine normalité sociale. Plus encore que par les mères, cette imbrication de l'intime et du social est fortement ressentie par les non-mères.

Gabrielle: «Comme je suis arrivée à un âge où l'on est forcément respectable, (même si on ne veut plus le rester), je dois avouer que je n'ai jamais désiré, voulu, ni été contrainte par les lois de la biologie à accepter un enfant. Suis-je une «anormale»? Je ne crois pas. Dans ma famille, j'ai plusieurs oncles et tantes célibataires qui ont très bien «réussi» leur vie sans enfant. Chez nous, c'était normal de ne pas en avoir. Est-ce de l'égoïsme? Peut-être. Mais pourquoi se compliquer la vie avec un mâme qui pleure la nuit, qu'on doit perpétuellement sur-

veiller pour qu'il ne fasse pas de bêtises! Pour se réaliser pleinement en tant que femme? Un enfant? non. Un amour? oui.»

Patricia: «Plus qu'«anormal», plus qu'«antinaturel», le non-désir d'enfant est surtout considéré comme antisocial. Défiant la vieille injonction du XIXe siècle, «la femme est mère ou elle n'est pas», la «nullipare» volontaire est considérée non comme une malade mais pire, comme une «méchante»: 1) elle «n'aime» pas les enfants et 2) elle refuse de remplir son devoir.»

Si c'était à refaire?

Marie-France: «Je ne changerais pas une ligne du scénario! (Marie-France a deux enfants. Exquis... – n.d.l.r.). Elever des enfants, c'est se sentir constamment projetée en avant, évoluer avec d'autres milieux familiaux, s'intégrer dans un quartier, connaître de nouvelles solidarités, se construire et faire face.

Sans enfants, j'aurais peut-être connu plus de succès professionnels, de pays, de cultures, de liberté, mais j'aurais moins... existé.»



Les lois de la biologie vont-elles de pair avec le désir d'enfant? (Gravure sur bois, Allemagne, XV^e siècle).

Alice: «Ça dépend des jours... Je me sens affreusement mal de ne pas pouvoir répondre affirmativement sans l'ombre d'une hésitation. Mais dire oui, d'emblée, de sang froid, après coup et en toute connaissance de cause, c'est un peu comme de demander à une grande brûlée de se précipiter dans les mêmes flammes

vingt ans après, alors qu'elle a déjà failli y laisser sa peau.

Mais dire non, toujours après coup, cela pourrait laisser croire que je regrette d'avoir mis au monde ces enfants-là. Ce n'est évidemment pas le cas. Dire non, cela implique aussi que j'estime avoir manqué beaucoup de choses dans ma vie à cause d'eux, ce qui n'est pas vraiment le cas non plus, car tout ce que je n'ai pas accompli, qui sait si je m'y serais attelée sans eux?

Je suis perplexe. Disons que par temps serein, vraiment serein, je recommencerais... peut-être. Pour des raisons purement émotionnelles: leur sourire, leur confiance absolue.»

Ce que les unes envient aux autres?

Alice: «J'envie aux non-mères de pouvoir se coucher en toute quiétude. Les nuits blanches à guetter une clé qui tourne dans la serrure, angoisse au ventre, elles ne connaissent pas. Elles ne sont pas, telles Sisyphes, à pousser inlassablement le même rocher en haut de la même montagne, encore et encore, en sachant qu'il n'y aura jamais de fin.»

Marie-France: «J'envie aux non-mères leur tranquillité d'esprit, l'ignorance des chagrins, des dangers, des épreuves que peuvent traverser les enfants et qui me font trembler...»

Patricia: «J'envie aux mères le fait d'être comme tout le monde; d'avoir, si elles ont une ou plusieurs filles, la meilleure assurance-vieillesse qui soit!; de connaître une expérience d'amour qu'on dit incomparable et indicible.»

Désir d'enfant: ou comment avoir le beurre, l'argent, et le temps du beurre? Parmi les «nullipares», comme parmi les mères, plusieurs d'entre nous ont avoué avoir longtemps rêvé... d'être père! Car le statut des pères «classiques» est du plus subtil équilibre: deux grosses cuillères de profession, une poignée de loisir légitimé par les grosses cuillères précédentes, un fond de vie associative pour le liant, et un exquis assaisonnement, parfumant le tout, qui donne le meilleur de son arôme le soir en fin de semaine, aux ingrédients «fixfertig», fraîchement lavés, séchés et apprêtés, répondant aux doux noms de Laetitia ou de Grégoire. Qui dit que l'expérience de la maternité est symétrique à celle de la paternité? Ce dossier n'aurait jamais pu se faire avec une dizaine d'hommes «standards», assis autour de la table, même appliqués et de bonne volonté. «Désir d'enfant? Oui, bien sûr! Sans hésiter! Évidemment! Pourquoi cette question?» Et la séance aurait été levée...



L'aîné de mes soucis

Souci-perfection, souci-anxiété, Silvia Ricci nous livre ses confidences.

L'être de l'homme, dit le philosophe Heidegger, c'est le souci. L'homme, ici, s'entend Mensch, la personne humaine. Ce qui fait que la personne humaine est, justement, humaine, c'est cette inquiétude qui constamment l'habite face à la finitude du monde et de sa propre vie, face à l'imperfection des choses et à l'écoulement du temps. Face aussi au constat toujours renouvelé de sa propre incapacité à recomposer un paradis «perdu» fait de béatitude et d'harmonie entre soi-même et les autres, entre les autres entre eux, entre les êtres humains et leur environnement.

Le souci, c'est l'être de l'homme (au masculin, cette fois) ainsi que de la femme, dans leur commune humanité. Mais les femmes ne seraient-elles pas, en tant que mères réelles ou potentielles, un peu plus humaines que les hommes?

Le souci a été dès le début – dès avant leur naissance – le mode principal de ma relation à mes filles, la quintessence de mon amour pour elles. De manière presque caricaturale, je me suis fait du souci pour leur santé, pour leur alimentation, pour leur réussite scolaire, pour leur insertion sociale, pour leur vie affective. J'ai consommé ma vie de mère à me reprocher de ne pas leur avoir donné un lainage pour leur course d'école, à insister pour qu'elles mangent de la soupe aux légumes, à négocier avec les autres mères pour qu'il n'y ait pas de collision dans l'organisation des fêtes d'anniversaire, à m'expliquer avec la prof de maths sur les défaillances de l'aînée en algèbre et avec la prof de piano sur les défaillances de la cadette en solfège...

J'ai couru à la permanence quand elles avaient avalé un chewing gum ou un noyau de prune, je suis allée toucher un mot en cachette à la patronne de la crêperie la première fois qu'elles y sont allées seules un soir d'été et je me suis sentie nulle et coupable à chacune de leurs crises pour un petit pain au chocolat en pleine Migros, à chacune de leurs disputes pour la possession d'un bandana. Et plus tard, je me suis mise à guetter le dernier bus le samedi soir

puis, cet espoir-là passé, le taxi salvateur. En vacances au bord de la mer, j'ai scruté anxieusement le comportement des autres jeunes, souhaitant d'abord qu'ils s'approchent d'elles, pour qu'elles ne s'ennuient pas, souhaitant l'instant d'après qu'ils ne s'approchent pas trop, surtout les garçons les plus entreprenants...

Désir existentiel?

Vous allez me dire que je joue sur les mots, et que le souci existentiel dont parle Heidegger n'a qu'un lointain rapport avec le souci «que l'on se fait» pour soi-même ou pour celles et ceux que l'on aime. Je suis quant à moi convaincue qu'il s'agit



Se sentir responsable, figer le temps en une série de moments parfaits.

(Photo J.-P. Maeder, Lausanne)

bien de la même chose. Car enfin, qu'est-ce que j'essaie de faire lorsque j'anticipe et tente de prévenir les dangers, les échecs, les humiliations, les déceptions auxquelles mes filles sont exposées par le simple fait qu'elles sont vivantes – lorsque je colmate à tour de bras les brèches ouvertes dans la digue bétonnée du prévisible par le fleuve impétueux de la vie?

Eh bien, j'essaie justement de vaincre la finitude de notre condition humaine là où elle me blesse le plus, en la personne des deux seuls êtres dont je me sens entièrement responsable, j'essaie de figer le temps de leur croissance dans le monde en une série discontinue de moments parfaits, d'arrêter les plateaux de la balance en une succession de points d'équilibre, bref j'essaie de reconstituer un état paradisiaque où tout conflit, toute brisure, tout risque seraient suspendus.

Ai-je véritablement choisi d'avoir des enfants? Ni plus ni moins, sans doute, que j'ai choisi de vivre telles histoires d'amour, d'habiter telles villes, d'exercer telles activités professionnelles ou militantes, de fréquenter tel-le-s ami-e-s, etc. Tout cela se fait – ou ne se fait pas – pour nous toutes et tous en avançant à tâtons dans une jungle obscure de déterminismes, illuminée parfois d'un bref éclair de ce que d'aucun-e-s nomment liberté.

Ce n'est pas le lieu ici de disserter sur le libre arbitre. Ce que je peux dire, en ce qui concerne ma décision (dans la mesure où elle en a été une) de devenir mère, c'est qu'elle a été clairement et fortement motivée par l'ambition de me confronter à une expérience qui m'apparaissait, avec l'amour, le travail et quelques autres, parmi les plus fondamentales de l'être-au-monde humain. Et par la suite je me suis aperçue qu'en un sens elle était emblématique de toutes, puisqu'elle était, dans l'ordre du souci, la plus extrême.

Et si c'était à refaire ?

Si c'était à refaire, donc, je recommencerais, malgré l'anxiété, malgré la culpabilité, malgré l'usure (que j'essaierais du reste de vivre différemment, de mieux apprivoiser, intégrer, maîtriser – mais c'est une autre histoire...). Je recommencerais, non pas à cause des «joies» de la maternité, dont certaines pourtant ne m'ont pas échappé, mais à cause de cette conscience intense qui m'a toujours accompagnée que j'accomplissais, en étant mère, une part essentielle de mon humanité.

Privés qu'ils sont de l'expérience du souci maternel, les hommes pourraient bien souffrir d'un déficit d'humanité, ai-je suggéré plus haut, à moitié par boutade, à moitié sérieusement. Ceci ne vaut, bien sûr, que pour ceux d'entre eux, et ils sont encore aujourd'hui majoritaires, qui évitent de se colleter avec la parentalité comme responsabilité immédiate et permanente, au ras du sol et au fil du quotidien. Quant aux autres – ils sont encore peu nombreux, mais ils existent – je ne vois pas que la condition parentale doive être différente pour eux de celles des femmes: une paternité soucieuse vaut bien une maternité!

Quant aux femmes qui n'ont pas d'enfant, je ne sais comment elles se situent face à cette dimension, pour moi radicale, du souci. Je ne veux parler pour elles, mais me réjouis d'en parler avec elles! Toute réponse bienvenue...

Silvia Ricci Lempen